



L'historien et praticien de l'action culturelle Mathieu Menghini va à la rencontre des classes populaires. STEVE IJUNCKER GOMEZ

La Marmite des savoirs partagés

Mathieu Menghini expose les principes de l'université populaire nomade de la culture, qu'il a cofondée en 2016

Katia Berger

Twitter @berger_katya

On ne compte pas les casquettes qui s'empilent sur la tête, déjà pleine, de Mathieu Menghini - historien, ex-directeur de théâtres, chroniqueur, conseiller de la fondation nationale Pro Helvetia, chargé d'enseignement à la Haute École de travail social, membre du jury fédéral du théâtre et j'en passe. Accort et disert avec ça, le quadragénaire nous présente avec un enthousiasme de novice les fondements de l'«université populaire nomade de la culture», qu'il a posés avec quelques camarades voici deux ans et demi. Et qui, depuis, font florès.

Qu'est-ce qui fait bouillir La Marmite?

Ses trois grands buts définissent les parcours proposés. Ils recourent aux adjectifs de notre sous-titre: «Mouvement culturel, artistique et citoyen». «Culturel», car nous participons de la démocratisation de la culture: malgré des efforts en matière de décentralisation géographique et de politique tarifaire, la démocratisation traditionnelle sous-estime les sentiments d'indignité et d'inaptitude face à la culture. Ce sont ces obstacles que La Marmite veut prendre à bras-le-corps. On offre ainsi la culture à des groupes qui n'y ont d'ordinaire pas accès. On leur prépare un parcours pluridisciplinaire, avec au minimum un spectacle, une expo, une projection de film, et une rencontre avec un ou une intellectuel(le). Le deuxième adjectif, «artistique», correspond à notre conception d'une démocratie culturelle, qui stipule que les publics ne sont pas des réceptifs vi-

des, mais que chacun est doté d'une créativité ne demandant qu'à s'épanouir. L'artiste présent dans chaque groupe l'épaulé pour réaliser une œuvre collaborative au terme de la saison. Le troisième adjectif, «citoyen», s'explique par le fait que le parcours est pensé dans un lien à un thème qui parle à tout un chacun - le bonheur, la sollicitude, l'injustice, l'humanité de l'être humain, le commerce, l'amour... Tous les cinq ans, nous entendons organiser un vernissage de toutes les œuvres créées par les groupes sur toutes les thématiques abordées, obtenant ainsi une contre-image de la Suisse occidentale par des couches de la population qui n'apparaissent pas souvent dans le monde académique, politique ou médiatique.

Pourquoi avoir baptisé votre université La Marmite?

Le mouvement étant né à Genève, nous voulions un symbole du terroir. La marmite de l'Escalade avait pour nous plaisir qu'elle évoque un plaisir partagé aussi bien qu'une arme. L'autre origine du nom est à chercher à la fin du Second Empire en France, quand les travailleurs, qui devaient déjà se loger en périphérie, loin de leur travail au centre de Paris, ont décidé de se cotiser pour fonder leurs propres lieux de sustentation alimentaire, culturelle et politique, appelés Marmites.

Comment résumer ces deux premières années de vie?

Quand nous exposons le projet à nos premiers partenaires, nous décrivons précisément ce qui est en train d'advenir. À savoir qu'après un démarrage local, nous incluons chaque année un nouveau canton à

l'initiative. Aujourd'hui, nous couvrons Vaud et Neuchâtel en plus de Genève. L'an prochain, nous nous étendrons au Valais. Nous avons par ailleurs connu des échos dans des colloques à Liège, Bordeaux, Marseille ou Lisbonne, où nos Marmites s'implanteront peut-être dès 2020. On a largement augmenté les effectifs de notre équipe, qui fédère des gens issus des milieux social, culturel ou académique. Notre info lettre a un millier de suiveurs. Un nombre croissant d'associations s'inscrivent à nos activités.

Qui la finance?

En tant que service public culturel visant une action citoyenne, nous n'acceptons de financement que des collectivités municipales, cantonales ou nationales, ainsi que des institutions culturelles partenaires. On n'a par ailleurs aucune variation salariale entre la personne qui prépare les agapes, celle qui programme, celle qui produit. De même, aucun bénéficiaire de nos activités ne paie de frais d'écolage. La gratuité est garantie.

L'université populaire de Michel Onfray à Caen vous a-t-elle servi de modèle?

Nous n'avons pas de modèle. J'étais passionné par l'histoire des universités ouvrières de la fin du XIX^e, qui ont capoté lors de la Première Guerre mondiale. Elles étaient gérées par des bourgeois qui se donnaient bonne conscience auprès d'ouvriers et d'artisans. Nous, nous démocratisons jusqu'à nos structures associatives. Nous organisons trois fois par année des «veillées», soit des assemblées générales ouvertes, où l'on s'interroge sur ce qui a marché ou pas au long de la

saison. Michel Onfray accueille des intervenants en situation magistrale. Son public est constitué de retraités, de membres des classes moyenne à supérieure. Nous nous adressons pour notre part au lumpenproletariat, à des gens du quartier. On donne la parole d'abord à nos participants, avant de la donner à l'intellectuel qui vient les rencontrer. On n'est pas dans une transmission de haut en bas, mais dans des billes répandues pour comprendre les codes, avant que les scintillements opérés chez les uns et les autres nourrissent l'ensemble.

Une rencontre publique aura lieu ce jeudi avec Pierre Tevanian. De quoi s'agira-t-il?

Il est l'invité d'un groupe qui travaille sur la thématique des croyances. On a décidé de leur faire rencontrer un penseur critique de la laïcité, quelqu'un qui considère qu'on est en train de droitiser la loi de 1905. Pierre Tevanian interroge une lutte contre les religions qui se réclame de gauche, au nom du slogan «la religion est l'opium du peuple». L'essayiste retourne à la lettre de Marx en rappelant que s'attaquer à une religion revient à se tromper d'ennemi. Plus que la consolation elle-même, ce sont les conditions la rendant nécessaire qui doivent être combattues. Il observe que la loi de 2004 demande non seulement que l'État soit neutre à l'égard des religions, mais que même les usagers des services publics restent neutres - ce qui devient contraire à la liberté d'expression. Avec Marx, il entend critiquer «la terre» plutôt que «le ciel».

www.lamarmite.org